LA GAZETTE DROUOT
L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

GALERIE SATOR

BENOIT GABORIAUD / NOVEMBRE 2026

Dessin et photographie : une rencontre artistique au Drawing Lab à Paris

Dessiner une photographie, est-ce uniquement une affaire de plagiat ? À l'occasion du Bicentenaire de la photographie, le Drawing Lab explore les liens étroits qui unissent ces deux médiums, à travers des approches aussi expérimentales qu'éclairantes.

« Des tableaux peints par la nature. » C'est ainsi que William Henry Fox Talbot, inventeur du calotype en 1841, évoquait les images photographiques dans son ouvrage *The Pencil of Nature (Le Crayon de la nature)*, paru en 1844. Dès les années 1830, le scientifique britannique se positionnait déjà à la frontière du dessin et de la photographie en produisant ses « dessins photogéniques », ancêtres du photogramme. En déposant directement des feuilles ou des fleurs sur du papier photosensible, il laissait la lumière en imprimer les contours, permettant ainsi à la nature de dessiner sans crayon ni appareil, comme il aimait à le souligner !

Les liens entre dessin et photographie remontent à la naissance de cette dernière, en 1827, comme en témoigne l'exposition « Éclipse » au Drawing Lab. « J'ai souhaité revisiter l'histoire et les usages de la photographie à travers le dessin, en réunissant des œuvres de dix artistes contemporains. L'éclipse renvoie à ce double mouvement d'obscurcissement et d'éblouissement, qui fait écho au processus photographique lui-même », précise Anne Favier, commissaire de l'exposition et directrice de l'ouvrage collectif *Le Passage au dessin. Reprise, transfert, mise au point* (Fabelio, 2025).

De l'image au trait

Ici, pas une seule photographie, uniquement des dessins. Pourtant, toute la diversité du médium photographique s'y déploie en filigrane, de ses origines historiques à ses applications scientifiques et publicitaires, en passant par ses usages familiaux et médiatiques, voire médiumniques. À travers trois axes — « Devenir graphité », « Mises au point » et « Images latentes » —, l'exposition met aussi l'accent sur des œuvres qui, par leur nature même ou les procédés qu'elles mobilisent, réactivent, à travers le dessin, les opérations fondamentales du processus photographique : temps de pose, mise en lumière, sous et surexposition, réversibilité du négatif et du positif ou encore fixation de l'image.

En premier lieu, Anne Favier répond à une question qui s'impose : pourquoi consacrer autant de temps à redessiner une photographie le plus fidèlement possible ? D'abord, parce que le dessin permet de redonner vie, par la matérialité, à une photographie oubliée. « Le document devient alors une véritable surface d'exploration, à scruter, à fouiller en profondeur, à «transmuter», pour reprendre le terme de Jean Olivier Hucleux », précise-t-elle. Le travail d'Éric Manigaud, qui se qualifie lui-même de « machine à dessiner », en est un parfait exemple. L'artiste reproduit méthodiquement des images d'archives jusque dans leurs moindres détails : rayures, poussières, grain de l'argentique, zones de sous- ou de surexposition. Pour y parvenir, il a transformé son atelier en camera obscura, où il « copie » presque à l'aveugle, directement sur la projection d'une photographie transposée sur une diapositive. Le procédé fait mouche ! Le résultat impressionne et force le regard.



Éric Manigaud (né en 1971), Pretresse isiaque #1, mars 2014, 115 x 190cm.

Ainsi, le dessin ravive notre intérêt sur des clichés que nous n'aurions autrement que probablement survolés. Sa matérialité les rend palpables. Dans une œuvre issue de l'ensemble *No More Hiroshima*, l'empreinte d'une silhouette humaine, figée par la déflagration atomique, acquiert une présence saisissante. D'une violence inouïe, l'explosion, tel un flash, a blanchi la surface de la ville, y imprimant les traces de ce qui s'y trouvait.

LA GAZETTE DROUOT
L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

GALERIE SATOR

BENOIT GABORIAUD / NOVEMBRE 2026

Une relecture visuelle de la photo

La technique d'Éric Manigaud exacerbe la puissance de l'image photographique, mais soulève une question essentielle : celle du plagiat. Pour lui, aucun risque ! Il ne travaille qu'à partir de documents tombés dans le domaine public. D'autres artistes, en revanche, ont été poursuivis pour contrefaçon. C'est notamment le cas de Jean Olivier Hucleux, présenté comme un artiste hyperréaliste, tant son geste sème le trouble entre dessin et photographie. En 1990, June Newton,alias Alice Springs l'accuse d'avoir reproduit à l'identique son portrait photographique de Joseph Beuys. Les propos de Vija Celmins auraient pu servir à la défense de Hucleux, comme le relève Anne Favier : « Elle disait que, lorsqu'on dessine, même si l'on cherche à se mettre le plus possible en retrait, on est toujours en train de déposer ses propres marques. Pour ma part, je n'y vois qu'une matière dessinée. Tout ce travail relève d'une forme de traduction qui, comme toute traduction, implique un écart, une part d'interprétation. Il s'agit, par le dessin, de traduire, par exemple, des ombres flottantes, dépourvues de consistance physique. Cela suppose d'inventer un territoire graphique, de définir les formes et de leur donner une présence qui n'existe pas nécessairement dans la photographie d'origine. Autre exemple : la brillance et l'aspect presque poudreux du graphite animent la surface. Le dessin propose ainsi une nouvelle lecture de l'image. Le format joue aussi généralement un rôle. Ces qualités nous touchent et nous rendent encore plus sensibles à l'œuvre.»

Mais les artistes ne se limitent pas à traduire avec virtuosité des photographies en dessins. Certains en proposent une véritable relecture visuelle, en jouant sur une mise au point graphique. Le triptyque presque abstrait de Léa Beloussovitch, *Foyer. Glatsona, île d'Eubée, Grèce, 9 août 2021 (2023)*, évoque à première vue une apparition spectrale, baignée de soleil et presque rassurante. Pourtant, comme le révèle la légende, il s'agit de photographies d'incendies floutées au crayon de couleur sur du feutre, comme délocalisées. Une fois encore, l'artiste cherche, par ce procédé, à attirer notre regard sur des photographies de presse souvent choquantes, que leur circulation incessante a fini par rendre presque invisibles.
Par un tout autre procédé, Fabienne Ballandras s'inscrit dans cette même démarche. Pour réaliser *Rien d'original (trimestre 4, octobre, novembre, décembre 2020) (2025*), l'artiste a occulté des images publiées par *Le Monde* entre 2020 et 2021 et les a redessinées au papier carbone avant de les superposer. Il en résulte des couches d'écriture entremêlées, formant un palimpseste. Elle donne ainsi à voir le flux confus d'images dont la presse nous abreuve, mais nous invite surtout à le démêler pour prendre enfin le temps de les décrypter.

Enfin, dans une approche sensible et poétique, d'autres artistes intègrent le dessin au processus photographique pour le détourner ou le révéler. Les « dessins néguentropiques » de Pascal Navarro étirent volontairement la durée nécessaire à l'apparition d'une image sur le papier. L'artiste expose, dans une « chambre noire », un dessin exposé aux UV d'une photographie de James Robertson du temple de Poséidon datant de 1853. Il l'a réalisé par juxtaposition de petits points aux propriétés opposées. Les uns résistent aux UV, tandis que les autres s'effacent progressivement à leur contact. Grâce à ce phénomène, le monument se révèle peu à peu, au fil du temps, ici celui de l'exposition. Et c'est bien cette durée, davantage que le rendu final, que l'artiste donne à ressentir. Quant à Jérémie Setton, il est parti d'une photographie de famille prise vers 1918, sur laquelle un personnage a été énergiquement caviardé en 1932, pour imaginer une installation inédite. Il a projeté cette image sur une feuille de papier, pour en combler les blancs et ainsi former un négatif. Par superposition, tous les personnages apparaissent caviardés. Mais lorsqu'un visiteur s'interpose entre la projection et la feuille, la photographie originale se révèle sur son dos, tandis que le négatif apparaît sur le papier.
« Ce geste, qui rejoue une certaine violence du geste initial, vise, je l'espère, à renverser cet effacement pour faire advenir une apparition. Car cet effacement intentionnel ne fait, à mes yeux, que souligner le fait que toute photographie donne à voir avant tout une absence », explique l'artiste. En se répondant parfaitement, ces œuvres révèlent, avec précision et grâce au dessin, aussi bien le processus photographique que l'image elle-même, dans une approche à la fois ludique et expérimentale.